

28^{ème} SEMAINE

LE BONHEUR

Introduction

Chaque idée a son histoire. L'idée de bonheur est une notion à la fois très ancienne et moderne, et qui a subi des éclipses dans l'Histoire de la pensée humaine.

L'antiquité avait une conception du bonheur, qui d'ailleurs rejoignait celle de la sagesse, puis notre civilisation toute entière, prise dans la recherche d'un salut symbolisé par le thème de la cité de Dieu oublia quelque peu les possibilités d'un bonheur terrestre;

La science et ses applications industrielles permirent la naissance d'une mentalité nouvelle, les hommes regardèrent de nouveau en direction de l'horizon terrestre et voulurent être heureux, mais pas de la même manière qu'un citoyen des cités antiques, la sagesse ne semble y jouer qu'un rôle minime. Mais peut-on savoir ce que sera la conception du bonheur pour l'homme des siècles futurs ?

A) LE BONHEUR ET LA CHANCE - LE MALHEUR

Nous aborderons d'abord le bonheur comme étant un état passif, c'est-à-dire une manière d'être dont l'individu ne peut se dire l'auteur qui advient comme malgré lui. Il a quelque chose dans le bonheur qui l'apparente, sur le versant profane, à ce que les religieux nomment la grâce.

Le bonheur, c'est la bonne fortune, c'est-à-dire le résultat d'un hasard bénéfique. L'individu se sent soudain empli d'un plaisir assez fort, affectant son être tout entier et le mettant en harmonie avec le monde. Rien ne semble lui manquer, tout ce qu'il désire est là ou du moins rien n'est impossible, rien ne s'oppose à la réalisation prochaine de ses désirs; Le monde est proche, familier, il est un abri amical, dépourvu d'hostilité. Le temps n'est plus fuite ou glissade, il accepte de ralentir et de s'immobiliser. Et l'individu peut avoir l'impression d'être au centre du monde mais sans le sentiment d'abuser de son pouvoir. Un tel état contient-il en lui-même la possibilité de durer ?

Sans risque d'erreur, on peut répondre par la négative, l'état de bonheur est hétéronome car il tire sa réalité de circonstances extérieures, et il n'existe la plupart du temps que pour cette rencontre fortuite de circonstances.

Le malheur se présente comme un bonheur inversé, il résulte de la rencontre fortuite de circonstances et d'événements négatifs pour l'individu, tout paraît se liguier contre lui, l'assaillir sans répit et sans pitié. Le malheur prend alors la figure du mal physique, de la douleur, de la misère matérielle ou psychologique, l'être est abandonné, sans ressources, écrasé par un destin aveugle.

Bonheur et malheur sortent sur la table du temps comme les numéros d'un jeu de hasard. Il y a des coups qui ne se produisent qu'une fois dans l'existence (tant mieux ou tant pis) et il y a aussi la loi des séries ! Le bonheur succède au bonheur, ou bien les événements funestes semblent procéder les uns des autres. On dit de certains qu'ils ont toujours eu de la chance et on les compare à ceux qui n'ayant pas eu grand-chose l'ont perdu de surcroît ! Qui est responsable ? Le hasard, qui n'est qu'un mot pour désigner la rencontre sans intention des phénomènes ou bien les dieux qui à la manière de ceux de la tragédie grecque poursuivent les mortels de leurs desseins arbitraires ? Avant d'esquisser une réponse à cette question, nous allons porter notre regard vers le concret, la vie quotidienne des hommes, sa part de bonheur et de malheur.

B) BONHEUR ET MALHEUR QUOTIDIENS

1. Le plaisir de la peine :

Le bonheur le plus simple est fait d'une succession et d'une coexistence de petits plaisirs : prendre un repas en compagnie de gens qu'on aime peut constituer un moment de bonheur, susceptible de colorer la grisaille première du jour. Un bon film, un bon livre peuvent rendre heureux. Une marche en forêt ou retrouver le soir la chaleur du foyer sont des événements à la fois insignifiants et donateurs de sens. Certes, L'individu est actif dans la production de ces circonstances mais il ne dépend pas toujours de lui que le contenu en soit agréable : un bon repas peut être gâté par des crampes d'estomac et la mauvaise humeur d'un convive peut nuire au plaisir escompté.

Dans le souvenir, nous évoquons plus spontanément les moments de bonheur que les moments de peine. La mémoire trie et sélectionne, une image agréable se rapportant au passé fait aussi partie du bonheur quotidien en contre balançant un vécu terne ou désagréable. Nous nous réfugions dans le souvenir pour échapper au souci. Ce dernier étant lié soit aux difficultés présentes soit à une anticipation déplaisante du futur.

Le souci est aussi notre pain quotidien. Une expression courante revient souvent dans les conversations : "Tant qu'on a la santé", ce qui est parfaitement intelligible si l'on songe que le corps est cet instrument que nous dirigeons mais qui aussi nous domine et dont nous subissons douloureusement les défaillances. Les soucis sont légions. Ils sont d'ordre matériel, car dans toute société, et surtout dans la nôtre, l'argent symbolise notre insertion dans la collectivité et nos possibilités de satisfaire besoins et désirs. Dans une société de consommation il est difficile de vivre comme un ascète ou un sage hindou. L'argent est lié au travail et ce dernier fait problème lors des crises économiques. Les soucis sont d'ordre affectif, notre bonheur est suspendu à l'existence de ceux que nous aimons.

Leur perte nous fait souffrir et même l'oubli ou l'indifférence à la disparition des autres n'est pas nécessairement une source de bonheur.

La vie humaine se présente donc à nous comme un mélange indissociable de bons et de mauvais moments, avec une alternance et une prédominance plus ou moins marquée des uns sur les autres. Cela dépend aussi des âges de la vie. Nous sommes souvent tentés d'avoir une image de l'enfance comme étant une période de la vie plus heureuse que celles qui suivront.

Toute généralisation hâtive ne peut être que fautive, un enfant qui vit dans de mauvaises conditions familiales et sociales en souffre et peut en être marqué définitivement. Pourtant, il est vrai que l'enfant éprouve moins l'angoisse du temps que l'adulte, dans la mesure justement où il est protégé par ce dernier. Le bonheur enfantin dépend d'un climat de sécurité et d'amour ; le moment présent est alors ressenti dans toute son intensité sans le souci du lendemain. Mais pour l'enfant, les chagrins commencent aussi dès qu'il se socialise et que les autres vont exiger de lui qu'il se soumette à des règles.

2. Bonheur et intelligence :

La personne adulte est livrée au temps qui passe. Non pas au temps lui-même mais à notre projection en lui. La force et le malheur de l'homme viennent de sa prévoyance. Prévoir, c'est voir la mort à distance, penser la fin de toute chose et d'abord la sienne propre. Cette vision peut rendre amer tout instant de bonheur. L'image de la mort nous livre à la découverte de l'absurde. Caligula, personnage principal d'une pièce d'A. Camus, prend soudain conscience d'une vérité toute banale : les hommes meurent et ils ne sont pas heureux. D'ailleurs tous les personnages de Camus sont confrontés à cette évidence, leur pensée se heurte sans cesse à l'impossibilité d'enfermer le monde dans une rassurante compréhension, mais tout peut être compris sauf l'absurdité de la souffrance et de la mort.

Dans ces conditions, pour être heureux il faudrait pouvoir s'enfermer dans un temps immobile, mais comment empêcher notre intelligence de percer toutes les carapaces et toutes les défenses ? La philosophie de l'Absurde résout le problème en inventant un bonheur au second degré, un bonheur gratuit qui se satisfait du non-sens et existe en lui et malgré lui.

Mais maintenant nous savons que la conscience nous chasse du paradis terrestre et de l'innocence. Être heureux n'est qu'un moment de grâce sur un océan d'incertitudes. L'homme responsable ne peut se contenter de l'espoir de tirer parfois le bon numéro, la vie n'est pas un tiercé ou elle n'est alors qu'une chose bien légère. Les illusions détruites, le désir d'agir sur son destin demeure et la question se pose alors : peut-on devenir l'artisan de son propre bonheur, le construire, pierre par pierre, patiemment et avec méthode ?

C) LE BONHEUR ACTIF

1. Le rôle de l'inconscient :

Il résulte de ce que nous avons vu précédemment que la conscience ne produit pas l'événement heureux ou malheureux, elle le constate et ne peut que s'en réjouir ou en pâtir. Mais la conscience n'est pas toute la personne, le véritable sujet se situe aussi dans la partie inconsciente de nous-même. Ne sommes-nous pas alors l'artisan inconscient mais actif de notre propre bonheur et malheur ?

Question à laquelle il est difficile de répondre, sinon par le fait que l'individu a une certaine tendance à répéter les situations fortes qu'il a connues dans son enfance. S'il a été aimé et protégé, il sera plus à même de se créer un environnement bienfaisant. Inversement, le sentiment d'avoir été rejeté dans sa petite enfance risque de pousser l'individu à s'enfermer dans de multiples échecs dont il tirera parti pour se conforter dans l'idée de sa malchance et de son destin lamentable. Seule une prise de conscience de ces mécanismes, alliée à une aide extérieure peut aider l'individu à sortir de ce cercle vicieux.

2. Bonheur et philosophie :

La philosophie antique a posé le problème des conditions d'accès au bonheur. La voie prescrite, paradoxalement, est souvent aride et aux antipodes de l'idée moderne du bonheur (souvent confondue avec celle du bien-être).

a. L'épicurisme :

On sait que cette philosophie est axée sur une recherche du plaisir. Mais en ce domaine, comme en d'autres, il est nécessaire de s'entendre sur les sens des mots. Le bonheur, le plaisir ne doivent pas être compris comme des états de plénitude liés à une augmentation de biens, intérieurs ou extérieurs mais dans le sens d'un calme et d'une sérénité résultant d'une absence de trouble. (Concept d'ataraxie, que nous trouvons aussi bien chez les Epicuriens, les stoïciens, les sceptiques). L'absence de trouble est cet état de l'âme qui ne demande rien, se repose en elle-même, indépendante de tout désir qui la viendrait troubler. Pour Epicure, il faut distinguer entre trois sortes de plaisirs. Les premiers sont les seuls légitimes pour l'aspirant à la sagesse.

Les plaisirs naturels et nécessaires concernent essentiellement les besoins du corps. Il a besoin de nourriture et de boisson, mais il n'exige ni le luxe ni la diversité. Un repas frugal lui suffit, car notre estomac n'est pas un tyran et ce sont nos désirs effrénés qui nous tyrannisent.

Les plaisirs naturels et non nécessaires sont issus d'un désir de varier dans la composition de ce qui satisfait nos besoins. Des mets plus raffinés augmentent le

plaisir de la table mais nous pourrions fort bien nous en passer et cette volonté de changement risque fort d'introduire le trouble dans nos âmes.

Les plaisirs qui ne sont ni naturels ni nécessaires conduisent l'être humain sur le chemin du luxe, de l'inquiétude, voire de la débauche. Les épicuriens sont très moralistes. Mais cette morale n'est pas fondée sur des principes de transcendance. Les dieux ne s'intéressent pas aux affaires humaines et ne peuvent rien pour nous. Le trouble : un mal qui témoigne d'une avidité trop grande et inutile, d'une démesure stérile.

Le bonheur épicurien se veut étranger au drame politique, il fait de son disciple à peine un citoyen, étranger à tout ce qui le dérange. Les relations humaines n'en sont point bannies pour autant, l'amitié est une grande vertu que cultive le sage, mais il s'agit d'une vertu tranquille qu'épuise tout son contentement dans le plaisir de la conversation.

La mémoire a son rôle à jouer dans cette production du bonheur. Le souvenir des jours heureux permet au sage d'échapper à sa souffrance présente, lui qui n'attend pratiquement rien, ni de la Religion ni de l'Etat ou de la Justice humaine et encore moins de l'amour, maître des afflictions, peu propice à la méditation sereine.

b. Le Stoïcisme :

Le Stoïcien a l'âme plus rude, bien que sa recherche ait la même visée : l'ataraxie, la paix de l'âme. Il ne fuit pas les combats de la cité et quelle que soit sa condition sociale il devra assumer le rôle qui lui a été imparti par la Providence divine. Immergé dans la vie publique, ses défenses contre les occasions de trouble n'en seront que plus renforcées.

Le sage ne détermine, sa conduite et ses opinions que sur ce qui dépend de lui : santé, gloire et fortune sont les fruits des circonstances, notre bonheur personnel ne peut donc être conditionné par des actions dont la réussite ou l'échec sont indépendants de notre volonté. Le Stoïcien n'oublie jamais qu'il est un citoyen et qu'il se doit à un accomplissement de ses devoirs civiques, mais il ne doit en tirer ni vanité ni tristesse.

A la lecture des principaux ouvrages stoïciens, on ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine impression de tristesse. Epictète, Sénèque ou Marc Aurèle jettent sur le monde qui les entoure un regard lucide et désabusé : le temps fuit, ceux que nous avons aimés meurent et dans l'ensemble les hommes sont ingrats. Le stoïcien sait que chaque jour il doit s'attendre au pire, qu'il ne faut jamais déposer sa cuirasse intérieure au risque d'être atteint d'une déception imprévue. Aussi, la morale stoïcienne peut-elle donner une impression de rigidité et le bonheur stoïcien n'être qu'une indifférence durement conquise sur les vicissitudes du quotidien. C'est un bonheur qui à la limite ne peut être obtenu que par l'expulsion de toute affectivité.

c. Le Scepticisme :

Pour le sceptique, la connaissance ne peut être qu'un long travail stérile, un détour qui empêche l'individu de parvenir à l'ataraxie. L'esprit se torture à la recherche d'une vérité qui le fuit à travers des mots dont le sens n'est jamais fixé, définitions qui se renvoient les unes aux autres, à l'infini, créant un cercle vicieux. Le sceptique n'est peut-être pas très rigoureux quant à son raisonnement, il utilise la logique de l'absurde pour un but fixé à l'avance : sans savoir se contenter de vérités relatives et jouir ainsi de la paix de l'âme.

d. Spinoza :

Plus proche de nous dans le temps, la conception spinoziste de la Béatitude est l'inverse de l'attitude Sceptique. Pour Spinoza, seule la connaissance peut faire parvenir l'individu à une liberté toute relative et à un véritable bonheur.

Mais cette connaissance n'est pas la connaissance vulgaire, ni même ce que nous nommerions aujourd'hui connaissance scientifique, elle se veut appréhension de totalité, connaissance de la nature "sub specie aeternitatis", c'est-à-dire sous l'angle de l'éternité, de l'absolue nécessité divine. Le bonheur réside dans "l'amour intellectuel de Dieu", lieu stable de l'entendement qui n'est plus absorbé dans les illusions et les vains problèmes. Et Spinoza, dépassant le point de vue moral traditionnel, déclare que ce n'est pas la vertu qui donne la béatitude mais que c'est la béatitude donnée par la connaissance qui est source de vertu. Attitude qui permet à Spinoza de bannir de notre vie affective et morale toute humilité et toute tristesse qui ne sont que diminution de notre être.

Seule est valorisée la Joie.

3. Bonheur et modernité :

Ne postulant plus que le salut de l'âme est notre unique finalité, les sociétés modernes sont réduites à se livrer à une course effrénée au bonheur. Mais ce bonheur nous ne savons pas très bien le définir, ne l'identifiant plus à l'absence de trouble, nous l'assimilons au bien-être et à une pléthore de plaisirs.

Mais une somme de plaisirs aboutit tout autant à une saturation qu'à une plénitude. Pris dans sa quête de l'agréable, l'être humain moderne, quand il en a les moyens, utilise toutes ses forces pour évacuer, exorciser ce qui pour lui représente le malheur ! La pauvreté, la maladie, le spectacle de la mort et la solitude des cœurs. Alors il se lance dans une vaste entreprise de libération, tout déplaisir lui est insupportable et il se nourrit de l'illusion que la satisfaction de tous ses désirs lui apportera ce qu'il cherche. Mais la loi du désir est de se déplacer sans cesse et se fixant d'objet en objet, sans remplir le manque qui est en notre centre, jamais il ne nous permet l'économie de la souffrance. Et ce ne sont pas les techniques culturelles mises à notre disposition, de la Psychanalyse au Yoga, qui nous donneront des recettes du bonheur, menacées qu'elles sont de se voir convertir en objets de consommation, destinées à augmenter notre sentiment de sécurité intérieure et notre puissance.

CONCLUSION -

Si le bonheur n'est que le fruit du hasard, soyons humbles et sachons l'accueillir quand il se présente à nous. Sans tenter de figer ces instants privilégiés, ce qui ne ferait que les dissoudre. S'il est plus que cela, alors il dépend de nous d'y parvenir et d'en faire un état stable. Prenons garde de ne pas le confondre avec l'indifférence, ce qui serait une victoire à la Pyrrhus, nous privant des forces vives de notre être. Le bonheur est une joie intérieure, rapport harmonieux de l'être avec lui-même et avec le monde, ce qui suppose cette connaissance intuitive dont parlait Spinoza et le sentiment que nous avons trouvé notre place dans le monde, que nous l'habitons véritablement.

BIBLIOGRAPHIE -

- Epicure : Maximes et fragments
Aristote : Ethique à Nicomaque
Alain : Propos sur le bonheur
A. Camus : Le Mythe de Sisyphe
 Noces
V. Delbos : Les Sceptiques grecs
J. Brun : L'épicurisme
 Le Stoïcisme

Lire les textes correspondants dans l'Anthologie.

Exercice d'entraînement :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée.

« On peut légitimement s'étonner qu'en dépit de toutes les explications jusqu'ici données du principe du devoir, en tant que dérive de la raison pure, on ait encore pu croire possible de le ramener à la *doctrine du* bonheur, si bien qu'à la fin on a imaginé un certain bonheur *moral*, qui ne repose pas sur des causes empiriques, ce qui est une fiction se contredisant elle-même. L'homme pensant, il est vrai, lorsqu'il a triomphé de l'inclination au vice et lorsqu'il est conscient d'avoir accompli son devoir souvent amer, se trouve dans un état de paix intérieure et de contentement que l'on peut justement nommer bonheur et en lequel la vertu est son propre prix. Mais l'*eudémoniste* nous dit que ce plaisir, que ce bonheur est le véritable principe moteur qui conduit l'homme à agir vertueusement. Le concept du devoir ne déterminerait pas *immédiatement* mais ce serait seulement par la *médiation* du

bonheur qu'il vise que l'homme serait conduit à faire son devoir. Cependant il est clair, puisque l'homme ne peut se promettre cette récompense de la vertu que la conscience d'avoir fait son devoir que cette conscience doit être ce qui vient en premier ; c'est-à-dire que l'homme doit se trouver obligé de faire son devoir avant même qu'il pense, sans même qu'il pense, que le bonheur sera la récompense de l'observation du devoir. Ainsi l'eudémoniste avec son étologie se meut dans un *cercle*. L'eudémoniste, en effet, ne peut espérer être *heureux* (ou jouir d'un bonheur intérieur) que s'il est conscient d'avoir observé le devoir : et il ne peut être conduit à observer son devoir que s'il voit à l'avance qu'il se rendra ce faisant heureux. Mais il se trouve aussi en le sophisme une *contradiction*. En effet, d'une part, il doit faire son devoir sans commencer par se demander ce qui en résultera pour son bonheur et il doit faire son devoir d'après un principe moral : mais d'autre part il ne peut reconnaître quelque chose comme son devoir, que s'il peut compter sur le bonheur qui en résultera et alors il se fonde sur un principe *pathologique* (d) qui est précisément le contraire du précédent ».

E.KANT. *Métaphysique des mœurs, deuxième partie (1797)*